Document Christiane Canizarez

KHEMIA

(Lettre strictement personnelle)

" Aux Chrétiens de la Plaine de la MEKKERA "

2e trimestre 1972 — Nouvelle série — Numéro 12

Le numéro : 1 F — *Paraissant tous les trimestres*

L'impossible oubli

La fusillade de la rue d'Isly

(26 mars 1962)

"Le cri du rapatrié" de mars 1972

Il y a dix ans.

10 ans déjà ! Que des Français ont été mitraillés sans pitié, tirés comme des lapins par des soldats revêtus de l'uniforme national.

L'impossible oubli de cette tragédie sanglante, malgré les dix ans qui ont passé, nous amène en ce dixième anniversaire à donner la plume à un témoin de ce drame honteux et déshonorant...

Le récit d'un témoin

Depuis plusieurs jours le quartier Bab-el-Oued était si sévèrement bloqué qu'aucune ménagère de ce quartier ne pouvait se ravitailler et que de nombreux enfants européens manquaient de lait ; que la famine angoissante se dessinait alors que tous les hommes de ce quartier de 16 à 85 ans avaient été arrêtés et mis dans un camp de concentration sans motif légitime ; de nombreuses perquisitions faites au mépris du droit des citoyens avaient été opérées dans tous les appartements et les agents de la perquisition, après avoir tout éventré et semé le désordre dans lesdits appartements, s'en étaient allés sans le moindre scrupule. On racontait même que lors de ces perquisitions beaucoup de meubles avaient été brisés malicieusement et que des bijoux et des espèces avaient disparu sans qu'on puisse en retrouver les auteurs.

Dans un geste de solidarité et dans le seul but de tenter de ravitailler cette population malheureuse d'un quartier français soumis à la brimade, la population française d'Alger avait été conviée à se rassembler à la Grande Poste d'Alger le 26 mars et après un défilé que l'on voulait pacifique, cette population devait, par sa présence, apporter son réconfort à la population de Bab-el-Oued et ce en se dirigeant à la lisière du quartier bloqué.

Vers 14 h 30, la foule, que l'on pouvait estimer à 20 000 personnes, défilait le long de la rue d'Isly, se contentant de réclamer la libération du quartier de Bab-el-Oued et par des chansons criant son attachement au maintien de la France en Algérie.

La tête du cortège venait d'aborder le square de la République, mais là un barrage important de CRS empêchait les manifestants d'accéder aux faubourgs. L'interdiction faite par le service d'ordre à cet endroit était pacifique et les gens s'en retournaient vers la Grande Poste. A cet endroit d'ailleurs et au même moment des camions militaires débarquaient des soldats musulmans et chose surprenante on pouvait constater que le casque de guerre qu'ils portaient laissait apparaître pour beaucoup les lettres VIL n° 4, sans doute le signe de l'organisation clandestine du FLN ; ces soldats musulmans s'installaient aux carrefours et on assistait impuissant et anxieux à la mise en place de fusils-mitrailleurs et mitrailleuses et mieux encore à l'engagement des bandes dans les engins meurtriers.

Brusquement, vers 15 heures, des coups de feu à l'origine non révélée encore, mais certainement pas tirés par la foule, brisaient le silence oppressant qui régnait à cette heure. Immédiatement dans un déferlement terrible les mitrailleuses se mettaient à cracher dans le dos de la foule et les soldats musul-

(Suite à la page 2)

L'impossible oubli

(*Suite de la première page*)

mans au rictus méchant prolongeaient leur tir, véritable assassinat, malgré le cri d'angoisse poussé par un jeune officier européen qui ne cessait, mais vainement, de crier : « Halte au feu ».

Des passants étaient même poursuivis alors qu'ils se réfugiaient dans les entrées d'immeubles avoisinants et là ils étaient abattus comme des chiens ; les cadavres de femmes, d'enfants et de vieillards s'amoncelant les uns sur les autres. Un docteur qui s'était précipité pour soigner les blessés était lui-même abattu sans égard à son courage dans l'accomplissement de son devoir.

Le nombre des morts était impressionnant et les blessés transportés par des moyens de fortune ne trouvaient pas place dans les cliniques et les hôpitaux.

Dans la soirée je m'étais rendu à la morgue et là, spectacle hallucinant, les cadavres étaient amoncelés les uns sur les autres et dans cette atmosphère de sang et de formol les familles éplorées essayaient mais vainement, de reconnaître l'un des leurs, le service d'ordre impitoyable se refusant à les laisser rentrer à l'intérieur des dépositoires.

Une léthargie profonde s'emparait alors de la population et la nuit survenue la ville elle-même semblait morte...

Ainsi, pour la première fois dans l'histoire de la France, des citoyens français qui n'avaient commis ni crimes, ni délits, sans distinction d'âge ou de sexe, tombaient sous les coups de soldats que revêtait l'uniforme français.

De nombreuses enquêtes effectuées tant par l'Administration civile que par l'Administration militaire, étaient ordonnées, mais aujourd'hui encore on ignore les résultats de ces enquêtes quant à la détermination des responsables de cette tragédie.

Ne dit-on pas qu'aucune poursuite n'a été engagée contre ceux qui avaient pris l'initiative de réprimer par la violence une manifestation qui n'avait même pas été interdite ?

Si nous continuons à pleurer nos morts de cette journée néfaste, nous attendons toujours, à titre de consolation les résultats des enquêtes entreprises et nous aimerions savoir si des sanctions ont été prises et la nature de ces sanctions.

Cette date du 26 mars constituera pour nous, Français d'Algérie, le souvenir le plus poignant et l'événement le plus douloureux que jamais Français ait pu ressentir. — *Jean NEMAR.*

Très important à lire et à relire

UN APPEL de jeunes Jocistes

Nous avons besoin de prêtres qui nous parlent de Jésus-Christ.

A vous, prêtres, nous adressons cet appel pressant jailli de notre vie de jeunes.

Nous exigeons de votre part un réel pas en avant dans l'annonce de l'Evangile. Nous avons besoin de vous ! Nous cherchons la vérité, nous voulons en vivre.

Où la trouver si vous ne l'annoncez pas ?

On ne nous parle pas d'une manière vitale du Christ en qui nous entrevoyons la lumière. Nous demandons que l'on nous parle de Lui dans un langage direct, simple et exigeant. Nous avons besoin d'apprendre à rencontrer véritablement Dieu.

Nous sommes saturés de palabres, de pré-catéchèse, de discussions stériles, de tiraillements qui se limitent aux formes et aux structures.

Nous voulons que l'on nous montre l'essentiel. Nous avons besoin d'hommes épanouis et ouverts en qui nous pourrions faire reposer notre foi. Nous avons besoin de témoins qui nous parlent de l'Amour et qui nous le révèlent.

Il faut que vous soyez pour les jeunes les signes visibles de cet Amour. Il faut que vous leur montriez que cela vaut le coup d'en vivre sans réserve.

Eux aussi ont « faim et soif » de justice et de sainteté : de vérité.

(Message d'un groupe de Jocistes au Conseil presbytéral de Bruxelles)

(dans « Eglise d'Albi » du 6 avril 1972)

Qu'en penser ?

Dans un récent article de « La Croix », le Père Bonnet, OP., décoche ces quelques flèches : « *Autrefois, on donnait le baptême à tour de bras et l'eucharistie avec parcimonie. Aujourd'hui, on donne l'eucharistie sans confession mais on voudrait donner le baptême au compte-gouttes ! Autre problème de la pastorale française de pointe : comment faire pour ne plus donner les sacrements aux enfants et comment faire pour donner les sacrements aux divorcés ?* ».

Des petits SAIGNEURS... ...Aux grands SEIGNEURS

par Marcel CROZATIER

dans « Le Cri du rapatrié » de mars 1972

« Le combat de l'ANFANOMA vient de prendre fin. Nous n'avons plus d'adversaires. Cinquante millions de Français ont enfin compris que nous avions été — eux et nous — les victimes d'une même duperie et nous offrent enfin sans réserves la citoyenneté à part entière après justes réparations matérielles. Oublions désormais nos revendications et nos rancœurs pour nous attacher avec tous à l'avenir et à la santé d'une partie élargie aux dimensions européennes ».

Le beau rêve, n'est-ce pas ?

Un jour, malgré tout, il se réalisera. A force d'ébranler des portes nous finirons bien par avoir nos grandes entrées. L'incompréhension des hommes freine souvent le bon déroulement de l'Histoire, mais il n'est pas d'exemple que l'entêtement de quelques-uns n'ait pas réussi à en rétablir honnêtement le cours.

Combien de temps encore devrons-nous jouer les béliers têtus ? Cela dépendra, comme toujours, de notre nombre et de notre détermination... Et de notre volonté de ne pas oublier nos origines afin de préserver notre originalité dans un monde de plus en plus absurde et impersonnel.

Puisque nous avons parlé d'Histoire, voulez-vous que nous nous penchions un instant sur notre passé ?

Non pas avec l'intention déprimante d'agiter des souvenirs et des regrets, mais pour y retrouver des raisons d'être fiers et d'espérer.

Un de nos amis, replié à Amélie-les-Bains depuis le Chélif où il était conseiller, vient de nous communiquer un remarquable document. Il s'agit d'une plaquette diffusée par un prêtre de chez nous.

Cette plaquette reproduit un extrait des archives de la paroisse de Lavigerie qui relate les origines des villages et des paroisses de Lavigerie, Dolfussville, Voltaire, Borchy et Aïn-Bessem. Le curé, d'origine ardéchoise, y expose le plus simplement du monde ses débuts dans la vie paroissiale en Algérie.

Pas de grands exposés, mais des faits précis. Un journal de paysan plutôt qu'un ouvrage ambitieux. Mais quel document ! J'en extrais ces quelques lignes :

« (En 1840) avant que le chemin de fer n'atteignit Affreville, les colons de Bou-Medfa fréquentaient le marché du Djendel. La veille, ils allaient frapper à l'huis du Bachaga Bou Alem qui les faisait souper et coucher. Le lendemain, ils prenaient le café chez le cantinier du caravansérail et, leurs affaires terminées, repassaient le Gontas.

.. ..

« Ce ne fut pas le seul témoignage de sympathie de Bou Alem envers les Français. Lors de l'insurrection de 1871, il se plaça avec son gourn entre Aïn-Sultan et Vesoul-Benian, débloqua ce dernier village, puis au jour, débouchant des ravins du Gontas, prit position à droite et à gauche du chemin qui relie Bou-Medfa à la gare.

Les colons coururent aussitôt aux fossés, prêts à vendre chèrement leurs vies. Celles des femmes qui n'avaient pas voulu se réfugier à Alger avec des wagons blindés les accompagnaient, pour mourir avec eux.

Mais Bou Alem mit fin aux angoisses en arborant un drapeau blanc et en faisant dire qu'il était venu pour défendre et non pour attaquer !... »

Ainsi, il y a plus d'un siècle, des paysans venus de France s'enracinaient dans une province alors lointaine afin de lui rendre sa splendeur et sa magnificence.

Et le Seigneur musulman de l'endroit, ancêtre de notre Bachaga de Camargue, encourageait et protégeait ces pionniers à la façon d'un père de famille... afin que ses enfants et les leurs devinssent des frères...

Cette fraternité que l'on a tenté de nous faire oublier... cette fraternité un instant retrouvée aux alentours de 1958, pourquoi l'avoir aussitôt détournée de son objet ?

Qui a brouillé les cartes et depuis où ?

Comment les enfants d'une même terre ont-ils pu en si peu de temps être présentés comme des ennemis irréconciliables ?

Ratons tueurs contre roumis spoliateurs ?

Quel Jupiter a rendu complètement fous ceux qu'il voulait perdre ? Suscité des discordes stériles et encouragé les assassins ?

Dix ans après la grande imposture, la question reste posée. Notre réponse est certainement la bonne. Mais il nous appartient d'être plus têtus que les faiseurs de mauvaises légendes afin que l'Histoire rende à nos seigneurs leur véritable place et oublie les misérables petits Saigneurs...

Un émouvant document

Ce que Degueldre n'a pas dit à ses juges

Extrait de « La Liquidation, » de Claude Paillat

Il s'agit d'un texte écrit dans sa cellule de condamné à mort par le lieutenant Degueldre. Celui-ci se proposait de lire ces lignes poignantes à ses juges. Il ne l'a pas fait, estimant sans doute que la cause était entendue avant même de comparaître devant ceux qui ont envoyé devant un peloton d'exécution un officier français, dont la seule faute avait été de demeurer fidèle à sa parole de soldat. Voici ce que Degueldre voulait dire à ses juges, avant de se taire à jamais.

« Je ne m'attarderai pas sur mes problèmes de conscience, d'autres officiers avant moi l'ont fait en des termes touchants.

Peut-être ces officiers ont-ils été moins marqués que moi, car ils se sont arrêtés d'eux-mêmes sans aller jusqu'au bout, ou peut-être leur foi n'était-elle pas assez profonde.

Je me suis engagé à la Légion étrangère alors que je venais d'avoir vingt ans et que j'étais en occupation en Allemagne. Pourquoi ai-je choisi cette arme dans laquelle j'allais servir treize ans sans interruption ? Parce que je l'avais vue au combat et que j'avais décidé que là était ma place.

Je partais rapidement en Extrême-Orient où, pendant huit ans, je combattis le communisme vietminh. Pendant ces huit années, j'entendis mes chefs dire que nous nous battions pour conserver le drapeau français sur ce sol où nous avions apporté la civilisation et le progrès.

Nous répercutions ces phrases sur nos subordonnés et sur la population que nous avions la charge de pacifier et de défendre. Nous étions tous imprégnés de cette pensée, et cest le cœur battant et fier que nous allions au combat.

Un jour, il nous fallut amener ce drapeau pour lequel nous avions consenti à tant de sacrifices. Nous ressentions tous le sentiment que nous avions été bernés pendant huit ans. Il nous fallut aussi, et c'est bien là le drame, abandonner des milliers de catholiques tonkinois qui avaient cru en nous et qui allaient se retrouver sous le joug communiste. Combien sont restés au fond de la baie d'Along quand, dans un dernier espoir, ils se jetaient à la mer pour nous rejoindre sur nos bateaux. Hélas ! nous ne pouvions que pleurer et serrer les poings.

A peine débarqués en Algérie, nous retrouvions le même problème, et la même guerre.

Sur ce sol, les mêmes promesses sont répétées avec plus d'insistance encore, car il y a plus d'Européens, et puis l'Algérie n'est pas une colonie mais une province française depuis si longtemps, nous répète-t-on. Et là, en Algérie, pendant sept ans, tout le monde, l'élite militaire, nos chefs politiques, nos chefs de gouvernement, tous nous disent que jamais nous ne quitterons ce pays, que toujours l'Algérie sera partie intégrante de la France.

Ce serment de ne jamais abandonner cette population, ce serment que tous faisaient, nous les officiers, nous le faisions aussi, je le faisais lors de la mort du commandant Jeanpierre en m'associant au général Vanuxem qui venait de prononcer ces paroles sur le cercueil de ce héros : « Votre sacrifice ne sera pas vain. Nous jurons de ne jamais quitter ce sol à jamais français. »

« Le Président de la République lui-même n'est-il pas venu quelques jours avant la trêve unilatérale, alors que les commandants de zone avaient déjà les directives. Il est venu et nous a dit : « Il faut aller chercher les armes là où elles sont. » C'est pour cela que je pris la résolution de déserter, de me ranger derrière des chefs qui avaient décidé de continuer le combat. Je ne voulais pas revoir l'exode inévitable qui allait suivre l'indépendance telle qu'elle s'accomplissait.

On dit que nos moyens employés sont durs et violents. On oublie facilement les attentats FLN qui se sont déroulés journellement pendant sept ans. Nous nous sommes retrouvés dans la situation de nos ennemis d'hier. Eux, avaient à lutter contre l'armée, la police et le contre-terrorisme qui à ce moment-là était légal. A notre tour, nous avons eu à combattre l'armée, la police et le FLN qui à son tour devient légal. Nos moyens employés étaient directs, mais le gouvernement a-t-il hésité de faire cinquante morts et deux cents blessés lors d'une manifestation pacifique ?

J'en ai terminé, j'ajouterai cependant que je n'ai jamais été ni fasciste, ni anarchiste, ni exalté, j'ai simplement essayé de tenir une parole donnée.

J'ai une dernière grâce à vous demander. Au cours de ces quinze années de combat, j'ai vu tomber environ cinquante hommes que j'avais sous mes ordres. Ils étaient tous jeunes, courageux, ayant une foi profonde. En plus des faits que vous me reprochez, je vous demande de me juger également pour ces cinquante légionnaires à qui j'ai menti. Ainsi, lorsque je les rejoindrai au royaume des guerriers, je pourrai leur dire : « Je ne vous ai pas trahi ! »

« Dorénavant, je garderai le silence... »

Extrait de *La Liquidation*,
par Claude Paillat,
Editions Robert Laffont.

La révolution culturelle ou le Maoïsme dans l'Eglise

CHAPITRE PREMIER

Les racines de la révolution culturelle

Nous allons aborder maintenant le gros morceau de notre étude sur la Révolution Culturelle dans l'Eglise. Au début de ce premier chapitre, je dois vous avouer que je suis fort perplexe, embarrassé et presque découragé.

Pourquoi ?

Parce que, avant d'entreprendre mon travail et après lecture de quelques documents, j'avais fait un plan simple et précis. Et voilà que maintenant les livres, les revues, les journaux, les documents de toutes sortes se sont accumulés sur mon bureau et dans mes classeurs. Je suis donc effrayé et de leur nombre et de leur diversité.

Pas question, évidemment, d'abandonner. Un Pied-Noir n'abandonne pas de lui-même et vous seriez pour la plupart déçus.

Alors quoi faire ?

Je ne peux tout vous donner, vous seriez noyés dans cette masse de documents. Je ne peux pas non plus — du moins pour le moment — vous en faire une synthèse, un résumé, car les documents en ma possession sont, non pas contradictoires, mais très divers, car divers sont les points de vue envisagés. Et puis semaine après semaine, les documents augmentent encore.

Après réflexion, je me suis décidé à vous donner un aperçu de certains et à analyser plus profondément les autres qui me paraissent soit plus importants, soit plus à la portée de la plupart de nos lecteurs.

***

Voici ce que vous trouverez dans ce chapitre qui veut vous donner les racines de la Révolution Culturelle.

Nous verrons successivement :

— la racine gnostique ;
— la racine légiste ;
— la racine maçonnique ;
— la racine marxiste avec ses trois fleurs principales : le marxisme, le léninisme et le maoïsme ;
— la racine marcussienne.

J'insisterai surtout sur la racine maçonnique et la racine marxiste. Certes on pourrait encore parler d'autres racines. Mais je me bornerai à celles-là, car elles sont les principales et les plus caractérisées (et je ne dirai rien de la racine démocratique, de la cartésienne, etc...).

Comme vous le voyez, nous avons du travail en perspective. Les racines de la Révolution Culturelle sont multiples. Vous le verrez, elles s'entrecroisent, s'unissent et plongent plus ou moins profond pour puiser le poison qui doit tuer l'Eglise du Christ. (Du moins, ils les croient, car nous, nous savons que si l'Eglise doit monter sur le Calvaire et peut-être même descendre au tombeau comme le Christ, son chef, elle vivra plus belle après sa Résurrection...).

Ce qui fait, à cause de ces mélanges, que souvent il y aura des répétitions, des ressemblances. C'est obligé et je m'en excuse par avance.

Je me rappelle avoir lu dans une encyclique du Pape Saint Pie X cette phrase que je vous cite de mémoire : « L'hérésie moderne est un immense cloaque qui charrie les boues de toutes les hérésies anciennes ». Cette phrase m'avait fort étonné à l'époque et aujourd'hui voilà qu'elle s'éclaire pour moi et qu'elle est entièrement justifiée comme elle s'éclairera et sera justifiée pour vous, à la fin de cette étude...

1° La racine gnostique

C'est une racine que j'ai extraite du livre de Thomas Molnar : « La Gauche, vue d'en face » (au Seuil, 1970). Toutes les références de pagination renvoie à ce livre. Pour cet auteur, en effet, la racine principale, mais non la seule, de la Révolution Culturelle, est la « Gnose ».

Nous allons expliquer pourquoi. Je m'excuse de vous demander encore toute votre attention mais je ferai de mon mieux pour être simple et clair autant que faire se peut. Et c'est là le plus difficile de mon travail. Ensuite et je vous demande de vous en souvenir : je serai parfois assez catégorique et il faudrait très souvent nuancer ou faire des exceptions, mais notre étude y perdrait en facilité et en clarté. Souvenez-vous en tout de même.

La Révolution culturelle et donc le progressisme tourne le dos à la réalité. C'est un principe à ne pas oublier, si vous voulez comprendre la suite.

En plus simple, cela veut dire quoi ? Cela veut dire que ce sont les événements, les faits qui doivent se plier aux idées et non les idées qui doivent se plier aux faits. En ce sens, on peut dire en toute vérité que De Gaulle était un « homme de gauche parfait ». (Ceci dit pour les PN). S'il y a échec, ce n'est jamais l'idée qui est fausse, c'est le fait, c'est l'événement qui a tord. Ce qui soit dit en passant explique l'acharnement de certains qui soutiennent que la politique gaullième sur l'Algérie est une « réussite ».

Les révolutionnaires mettent tout en œuvre pour *saper les institutions* et les formes (religieuses) existantes, en vue de faire coïncider les institutions et formes futures avec l'*idée* qu'ils en ont. Mais dès que le futur prend forme, se consolide et commence à exister sur ses propres bases, bref, devient lui-même « *situation* », (le révolutionnaire, le progressiste) remet ces bases en question y voit une sorte de « *coagulation malsaine* » de ce qui, d'après (lui), devrait toujours demeurer « fluide » (pages 25 et 26).

Excellente vue de la Révolution Culturelle, de sa définition, de son but et de ses moyens. Relisez lentement ce passage de Thomas Molnar, et vous comprendrez ce qui se passe actuellement dans notre Eglise. Ça n'est jamais fini. Et ceux qui croient que les réformes vont *se stabiliser* sont dans l'erreur et n'ont rien compris à la Révolution Culturelle *qui doit toujours aller de l'avant sous peine de mort.*

C'est donc, comme nous disions, « tourner le dos à la réalité ». Seule l'idée est vraie, le fait n'existe pas ou alors simplement comme une preuve de la justesse de l'idée. Ici encore se trompent ceux qui croient que les progressistes feront machine arrière devant leurs échecs. On ne revient jamais en arrière, mais on va toujours de l'avant dans une fuite éperdue vers l'avenir, la société idéale, la « Noosphère », ou « le Christ cosmique » pour parler comme Theillard de Chardin.

C'est d'ailleurs ce qu'écrit Jacques Maritain dans le « Paysan de la Garonne (page 39) :

« Le pur homme de gauche (le progressiste, dirions-nous) déteste l'être (le réel), préférant toujours et par hypothèse, selon le mot de Rousseau, ce qui n'est pas à ce qui est. »

Si on parle religion : nous disons : l'être de la religion, c'est Dieu, et Dieu est, était et sera toujours le même. Dieu ne peut changer sous peine de se détruire lui-même. Pour le progressiste, l'être de la religion, c'est « l'en-avant », « l'en-haut », pour parler comme l'un des leurs : Theillard. Donc Dieu est en formation, en devenir perpétuel. Il n'est pas (ce qui serait un fait), il se crée sans arrêt (ce qui est une idée). Et nous le verrons : cela est une thèse gnostique.

Il y a donc opposition pour le progressiste entre le fait et l'idée entre le sujet et l'objet, entre le connaissant et le connu, entre l'agissant et l'agi, etc.

Dans la conception traditionnelle, il ne doit pas y avoir opposition mais au contraire coïncidence, plus ou moins parfaite, certes, mais coïncidence (et qui sera parfaite seulement au Ciel). Dans la conception progressiste, il y a opposition (nous devons être « *insécurisés* » disent-ils) totale et continuelle. Certes ils disent (ils ne font que dire, sachant que c'est contraire aux principes) qu'il y aura un jour coïncidence mais « en avant » ou « en haut ». Un jour : on ne sait ni quand, ni où, un soir, un « grand soir » même. Alors il y aura l'humanité nouvelle : sans sexe, sans nations, ni races, ni individus, ni religions, ni classes. Marx, Lénine, Mao, Marcusse, Theillard de Chardin sont d'accord là-dessus (page 34). Rappelez-vous, pour ceux qui l'ont lu, le n° de « Match » du 1er avril 1972, pages 28 et 29 surtout où l'on montre l'humanité évoluant comme je viens de vous l'expliquer.

Mais la Gnose dans tout cela, direz-vous ?

Nous y arrivons.

Le mot « gnose » fait partie du vocabulaire grec classique. Il désigne une connaissance religieuse ou philosophique. Ce qui explique qu'il y ait plusieurs gnoses.

Il y a la gnose ou connaissance païenne. Je n'en parlerai pas.

Il y a la gnose ou connaissance juive, comme la Kabbale, il y a même la gnose ou connaissance islamique. Je n'en dirai rien non plus.

Il y a aussi la gnose ou connaissance maçonnique. J'y reviendrai plus tard.

Il y a enfin la gnose ou connaissance chrétienne et qui d'ailleurs emprunte souvent aux autres. (A la vérité, pour tout cela il faudrait toujours dire « les gnoses » tant elles sont nombreuses et s'entremêlent souvent).

Je n'entrerai pas dans le détail. Ce serait trop fastidieux et trop compliqué pour vous. Pour ceux que cela intéresse, voir en particulier l'encyclopédie : « Le Catholicisme, hier aujourd'hui, demain » Tome V, colonne 69 à 75. Et aussi le « Dictionnaire de Théologie ».

Toutes ces gnoses et particulièrement les gnoses chrétiennes se signalent par un caractère de « connaissances secrètes » qui se surajoutent, se superposent aux connaissances ordinaires, et pour le chrétien à la foi catholique. Et ces connaissances secrètes ou gnoses sont réservées à une élite, à une secte, à des initiés, si vous préférez. Ce qui veut dire pratiquement qu'on voit ceux qui agissent mais pas ceux qui inspirent les agissements, ceux qui sont téléguidés mais pas ceux qui téléguident. Rappelez-vous que la Révolution Française s'est préparée dans les fameuses « Sociétés de pensée » comme aujourd'hui, la révolution culturelle se prépare dans des cessions spéciales, des recyclages.

(Rappelez-vous ce que j'ai dit au début : nous ne sommes pas contre les cessions ou les recyclages mais contre une certaine utilisation de ces dits).

La gnose chrétienne est d'origine douteuse, sans doute est-elle née à Alexandrie, en Egypte, terre du mystère. En tous cas, on la trouve dès le début de notre Eglise. Le premier qui parle en connaisseur est saint Irénée, évêque de Lyon, vers l'an 180.

Nous l'avons dit, il y a plusieurs sortes de gnoses, mêmes chrétiennes, saint Irénée les compare à une « champignonnière ». Mais toutes ont un fond commun que je vais essayer de vous développer maintenant. C'est assez difficile d'y voir clair car ou bien ils emploient les mêmes mots que les chrétiens mais avec un sens différent, ou bien ils emploient des mots à eux assez compliqués. Vous reconnaissez encore ici les mêmes méthodes de nos progressistes actuels. Comme vous le voyez nous ne nous égarons pas mais nous sommes toujours les yeux fixés sur ce qui se passe actuellement tout en essayant d'y voir clair par ce qui s'est passé antérieurement.

Ce qui fait que, vu les méthodes employées il est si difficile à l'heure actuelle de voir où se niche l'erreur qui prend souvent l'apparence de la vérité. Mais j'y reviendrai plus loin.

Dieu est conçu comme une plénitude de virtualités, « un plérôme de puissances », comme ils disent, ou des potentialités, ou, des « pluralismes » comme disent nos modernes gnostiques-progressistes chrétiens.

L'homme est une émanation de la divinité, de la « Lumière divine » une « semence d'esprit » et il doit retourner à la divinité qui ne sera parfaite qu'avec le retour intégral de toute l'humanité. On reconnait ici un des thèmes favoris du Theillardisme. C'est l'humanité en marche vers la Noosphère ou le Christ cosmique.

Pour se réaliser, l'homme doit se regarder lui-même et s'admirer car il est une parcelle de Dieu vers lequel il est sans cesse en route. (Lire à ce sujet le catéchisme : « Eveil de la foi » des diocèses de Lille, Arras et Cambrai édité par les éditions Saint-Cénéré... Ce catéchisme fait l'apologie de l'enfant et particulièrement de son corps. Certes il n'y a pas que cela mais ça y est et ça tient de la place, croyez-le).

Plus l'homme se connait, plus il se divinise et tend à se fondre dans le Grand Dieu Universel : le Christ cosmique.

Les gnostiques, à la différence des progressistes, disaient que la création était mauvaise et donc n'était pas l'œuvre de Dieu mais de son contraire appelé « Démiurge ». Ce Prince des Ténèbres avait forcé Dieu à lui céder une partie de sa substance pour créer l'homme et le monde.

Ce qui explique que l'homme est tiraillé dans les deux sens : par le corps il est tiré vers la matière et donc vers le mal. (Là donc nos progressistes ne sont pas d'accord avec les gnostiques, car pour eux toute la création est bonne même après le péché originel. D'ailleurs existe-t-il vraiment ce péché ?...) et l'homme est aussi tiraillé vers le divin, ou le bien par l'étincelle divine qui est en lui.

L'histoire du monde est donc la lutte gigantesque entre les hommes qui veulent revenir à la divinité, donc au bien, au bonheur et les forces du mal qui aspirent à tout démolir, briser, asservir.

Par la connaissance ou gnose de leur origine divine, certains hommes (les parfaits, les initiés) préparent le retour de tous à la divinité donc à la perfection qui un jour sera atteinte. Tout Theillard de Chardin est dans cette théorie. Et ainsi Dieu aura retrouvé toute sa substance, il sera alors parfait, complet, car tout sera retourné vers lui qui s'en était éloigné par les forces du mal (on ne dit plus par le péché, car il n'y a pas de péché, en tout cas pas de péché personnel, mais un péché des hommes : ce qu'on appelle « le péché du monde » au singulier).

Mais ce retour à Dieu, au bonheur, à la société parfaite, ne peut — *et c'est capital* — se faire individuellement mais seulement *collectivement*. Ce qui explique l'engouement de certains pour le communisme, ou même une certaine vogue de l'œcuménisme. (Attention ici encore nous ne sommes pas contre l'œcuménisme vrai, mais contre un certain œcuménisme). Et aucun homme ne peut manquer à ce rendez-vous en Dieu sinon Dieu ne serait pas parfait. Ce qui explique la suppression de l'enfer par certains.

Dans toute cette théorie, Dieu n'apparait qu'au début et à la fin. Le reste du temps, il est inactif et pour ainsi dire inutile. D'où l'importance des moyens humains et le rejet des moyens spirituels comme la prière, la vie contemplative, le rejet du prêtre par certains. La preuve : des livres avec ce titre « Eglise sans prêtres ? » On maintient encore le point d'interrogation mais pour combien de temps. La preuve la désacerdotalisation ,la déprêtrisation, mots barbares mais qui cachent une infernale idée : chasser Dieu et diviniser l'homme.

« C'est donc un Dieu impuissant et qui doit justement attendre que les hommes, ayant défait l'œuvre négative du *Mal*, (nos progressistes ne parlent jamais du démon mais seulement du *Mal* avec une majuscule) viennent le libérer, lui rendre toute son essence, le créer. La conclusion s'impose : le véritable Dieu c'est l'homme, ou, pour être plus exact, la collectivité humaine. » (Page 40).

Phrase formidable et à relire car elle explique pas mal de livres et d'articles de nos théologiens actuels et surtout leur chef de file : Theillard de Chardin.

Voilà en gros et le plus simplement possible, exprimée la théorie gnostique et la pensée progressiste actuelle. Historiquement la gnose des premiers siècles chrétiens combattue par les papes et les évêques, a été obligée de se cacher. Elle reparait aujourd'hui, après avoir cheminé souterrainement elle est reparue ensuite avec le catharrisme, puis dans certaines théories de la Renaissance, puis elle a émergé encore avec Hégel et Schelling. Elle reparait donc aujourd'hui avec Theillard de Chardin et ses disciples.

D'après la théorie gnostique, remise en partie à la mode par nos modernes progressistes, Dieu qui *n'est pas* mais qui *devient*, ne *sera* que par la lutte et la lutte permanente et donc par la Révolution Culturelle. C'est clair si vous avez suivi notre étude dès le début. Revoyez nos précédents numéros de « Khémia ».

Un autre principe de la Gnose et donc du progressisme, c'est l'opposition entre les ténèbres et la Lumière. (Ici se vérifie ce que je vous disais au début : ils prennent les mêmes mots mais avec un sens différent). Pour eux tout ce qui précède est ténèbres et ce qui doit arriver est de plus en

plus dans la Lumière, qui se fait ainsi de plus en plus éclatante. Ce qui explique la fureur et parfois la haine des progressistes contre tout ce qui les a précédés, en particulier pour la Tradition, pour le passé. Ce qui explique leur enthousiasme pour ce qui va venir, donc pour toutes les innovations quelles qu'elles soient d'ailleurs, malgré les appels réitérés du pape et des évêques qui restent souvent sans écho. Ils veulent le changement pour le changement, car ils ont horreur pour tout ce qui *se stabilise* (revoir ce que j'en ai dit plus haut). Tout ce qui se fige devient du passé et donc est à rejeter. La preuve, l'expérimentation de nouveaux canons pour la messe malgré le pape et les évêques.

Il nous reste à voir maintenant : qui vont être les agents de cette Révolution Culturelle, de cette gnose chrétienne. Qui va appliquer et faire progresser cette Révolution Culturelle, cette gnose ?

Ce sera la tâche de l'homme de gauche, du chrétien progressiste. Expliquons-nous.

« Depuis bientôt deux siècles, nous vivons sous le régime du Progrès, caractérisé par le développement d'idées de gauche... promettant aux hommes le paradis sur terre. » (Toujours dans « La Gauche, vue d'en face » de Thomas Molnar, pages 7 et 8).

Et la gauche est le fait non des ouvriers, des paysans, des artisans mais *des milieux dits intellectuels*, auxquels se joignent en vue de la prise du pouvoir *les milieux financiers*. Il faut beaucoup d'argent pour faire une révolution. Toutes les révolutions le prouvent et surtout celles de 1789, de **1917 et celle de Mao. En 1968 par exemple, la classe ouvrière et paysanne n'a pas voulu suivre les étudiants** : ce qui a fait son échec. Mais ce n'est peut-être que partie remise...

Les intellectuels ne sont pas plus intelligents que les autres mais refusant la réalité et vivant dans le rêve, les idées, l'utopie, rien ne les décourage. Ils vont toujours de l'avant, n'ayant rien à perdre et ne voyant pas les obstacles de la réalité des faits. (Par là ils sont en accord avec la gnose).

Ce qui fait aussi que de plus en plus la révolution ne s'arrête jamais, ne finit jamais, elle doit être *permanente*, sous peine de mort (voir page 12).
La classe ouvrière et paysanne est mauvaise classe révolutionnaire. Les étudiants le sont davantage pour les motifs cités plus haut. La preuve en a été donnée par la Révolution Culturelle maoïste et le mois de mai 1968.

Autre conséquence : on trouve toujours un plus à gauche que soi.

Si nous en arrivons au plan religieux qui nous intéresse, et si l'ouverture au monde, dont on nous assourdit les oreilles, est une ouverture à gauche, (voir les articles de Marcel Clément dans l'Homme Nouveau du 7 août, du 4 et 18 septembre, du 2 et 16 octobre, du 6 et 18 novembre, du 4 et 18 décembre 1966 et du 1er janvier 1967) alors la révolution dans l'Eglise devient permanente car il y a toujours un plus révolutionnaire que soi pour demander d'aller plus loin. Notre Pape et nos évêques en savent quelque chose eux qui doivent lutter pour arrêter cette révolution. Exemple on demande des prêtres mariés malgré ce qu'en a dit le dernier synode et le pape, puis on commence à soulever le problème de la femme prêtre et puis tout chrétien sera prêtre et puis il n'y aura plus de prêtre du tout...

Et tous ceux qui veulent s'arrêter en route sont traités de fascistes, (sur le plan religieux, d'intégristes, de retardataires, de druides...). C'est encore de la gnose et c'est en plus de la dialectique de classe mais vous le verrez en détail plus loin quand nous étudierons la racine Marxiste.

Ce qui fait aussi que Paul VI, qui pourtant est allé très loin, et parfois contre son gré (il l'a avoué lui-même par la bouche du Cardinal Gut) est actuellement vivement attaqué par l'aile marchante du progressisme.

Ce qui fait aussi que la gauche, ou le progressisme est une grande consommatrice d'avant-gardes. Les milieux progressistes (disons traditionnels si les deux mots peuvent aller ensemble) sont actuellement dépassés par de jeunes loups inconnus il y a seulement deux ou trois ans.

...« Une bonne partie du prestige de la gauche (du progressisme) dérive de ce que... elle encourage l'expérimentation, l'aventure, l'association audacieuse des idées et des formes, l'exploration sans fin de l'incongru, du saugrenu, du tourmenté, avec l'espoir que quelque chose finira par sortir de l'invention nouvelle, de la combinaison inédite. » (page 29).

Phrase combien éclairante.

Et tout cela dans un profond mépris de ce qui *était* et même de ce qui *est* et dans un amour intense de ce qui *sera*. C'est d'ailleurs là le fond de la **Révolution Culturelle Maoïste. (Page 52).**

Rien ne doit être, *tout* doit devenir. Ce qui explique le *changement perpétuel*. Et plus cela va mal, très mal, *aujourd'hui*, et plus grandiose sera, *demain*, la récompense, le bonheur. (Page 56).

Dans tout ce qui va suivre, rappelez-vous que nous ne condamnons pas les choses mais la manière de les utiliser, et encore seulement par certains. Cela atténuera la brutalité de nos dires, mais nous ne donnons ici que des principes, nous ne pouvons entrer dans le détail de chaque fait qu'il faudrait alors analyser en lui-même pour être équitables. De plus je résume le livre, ne pouvant tout citer et un résumé est toujours plus brutal qu'une longue explication. Ceci dit et il fallait le dire, voici la suite.

Ainsi certains curés fuient-ils le *réel* de leurs paroisses et veulent-ils s'intégrer dans un *groupe anonyme* : le secteur, ou l'équipe, ou encore *fuient* en mission, à l'étranger parfois pour masquer aux yeux de leurs confrères leur échec en Europe et passer à leurs yeux et aux yeux des autres pour des héros. « Ayant démissionné en France, ils vont missionner ailleurs. » Faut-il répéter que nous ne sommes ni contre les missions ni contre les missionnaires, ni contre ceux qui veulent aller se donner en mission. Mais contre certains, ceux-là même que les évêques locaux craignent.

(Voir page 60 du livre de Molnar).

Se défiant du *réel*, et étant toujours à la recherche de l'imaginaire, de nouvelles idées, le progressiste ne cesse de réclamer des formes nouvelles de

liturgie, dogme, moralité. Nous pourrions donner des exemples mais cela alourdirait cet article déjà fort long. Toujours changer, toujours muter de manière à aboutir à une nouvelle religion, une nouvelle morale, une nouvelle nature humaine, une nouvelle Eglise, un nouveau Dieu. Je n'invente rien et je reviendrai là-dessus, plus tard, dans une prochaine « Khémia » en me basant sur une série de disques de Marcel Clément de « L'Homme Nouveau ».

Ce qui fait aussi que le progressiste, se défiant du réel, multiplie les évasions dans la culture, dans l'intellectuel, dans l'imaginaire. Ce qui provoque la maladie de la réunionite et de la polycopie. Encore une fois, et nous ne le répéterons jamais trop, nous ne sommes pas contre cela, mais contre une mauvaise utilisation de cela et par tous, bien évidemment, mais par certains peu nombreux, à la vérité.

Où se prépare actuellement la Révolution Culturelle ? Dans les Universités pour le politique, dans certains recyclages pour le religieux. « De ces hauts lieux de la Révolution partent des assauts répétés en vue de démolir la société politique ou religieuse. » (page 82).

« Cependant, les autorités (tant civiles que religieuses) font semblant de ne pas s'en apercevoir, car il est plus commode de prétendre que la culture comme les autres activités sociales, s'intègre dans la vie quotidienne que d'avouer sa peur devant le passage de l'autorité dans d'autres mains... » (page 82). Il faudrait évidemment nuancer cela.

On peut alors appliquer à notre Eglise ce qu'écrivait au sujet de l'Université le doyen Marc Zamansky, dans son livre « Mort ou résurrection de l'Université » (chez Plon. 1969, pages 10 et 11) :

« L'université française est morte, assommée au printemps 1968, elle a été achevée en automne et en hiver par la *disparition du peu d'autorité* nécessaire, du *minimum de discipline* sans lesquels *rien* n'est possible et par une *nouvelle vague* de projets, motions, demandes, protestations, discours, qui ne furent suivis d'aucun acte, d'aucune décision claire, et pour cause... »

Remplacez université par Eglise, changez la date et vous aurez une vue à peu près exacte de ce qui se passe actuellement. Certes et bien des fois nous l'avons dit et il est bon de le répéter encore : Nous ne sommes pas contre l'évolution mais contre la révolution. Et c'est terriblement différent.

Alors certains optimistes impénitents disent : mais une fois l'Eglise réformée, elle se stabilisera. Nous le voudrions bien et cela serait si, derrière, il n'y avait une certaine révolution qui pousse à la roue. La Révolution Culturelle ne peut pas s'arrêter sous peine de se détruire.

Un leader gauchiste n'a-t-il pas déclaré que c'est « là où le pouvoir met en place les formules les plus neuves, que le mouvement étudiant trouve les formes de lutte les plus avancées ». Remplacez le mouvement étudiant par le courant progressiste et vous aurez le sens exact de tout ce qui se voit actuellement.

Il serait d'ailleurs intéressant de comparer les deux milieux : le milieu étudiant gauchiste et le milieu progressiste chrétien. Que de ressemblances on y trouverait et d'ailleurs cela nous arrivera de le faire. (Nous aimerions que quelque écrivain face ce parallèle, il serait très instructif...).

Autrefois les révolutionnaires massacraient les opposants impitoyablement. Ils éliminaient ainsi tous ceux qui ne voulaient pas suivre et aussi (ce n'est plus le cas aujourd'hui) ceux qui voulaient aller trop loin. Voir à ce sujet le livre de Jules Monnerot : « Sociologie de la Révolution ».

Actuellement, et c'est le propre de la Révolution Culturelle que nous étudions, la révolution devient permanente et toujours plus violente. Elle n'est plus arrêtée parce que Monnerot appelle « une phase de solidification » ou de « refroidissement » (d'arrêt, si vous préférez). Ce qu'on a observé à la Révolution de 89 avec Thermidor et à la Révolution de 17 avec les sanglantes épurations de Staline, cela ne se renouvelle pas dans la Révolution Culturelle, du moins quand à ceux qui vont de l'avant, car pour les opposants la règle est toujours la même : neutralisation au mieux, suppression au pire.

Toujours plus loin semble être leur devise comme l'ancienne devise du chrétien était « toujours plus haut ».

La Révolution Culturelle est plus lente que la Révolution classique et sanglante, mais elle est plus efficace et plus dévastatrice, car la classique ne s'attaquait qu'aux corps tandis que la culturelle s'attaque aux âmes (pages 119 à 125).

Pour cette fois-ci, cela suffit. Le prochain article sera : « la racine légiste ».

NOTE

Dans France-Soir du 16 novembre 1971 sous la signature de Jean Dutourd.

A-t-on remarqué l'invasion de la publicité télévisée par les curés en soutane ? Voilà une chose passionnante et qui devrait faire réfléchir les ecclésiastiques, si enragés à s'habiller en civil. Les publicitaires sont des gens sérieux : s'ils nous inondent de soutanes, c'est qu'ils savent que la soutane se vend bien, et surtout qu'elle fait vendre. Le Français, dès qu'il voit une soutane, est plein d'attendrissement et de confiance. Je me rappelle un reportage, naguère, sur l'auto-stop. Les voitures s'arrêtaient assez rarement pour ramasser une jolie fille souriant et cambrant le jarret, mais tout à coup pour ramasser M. le Curé, tout noir dans sa soutane. Je serais ecclésiastique, cela me ferait réfléchir. Je crois bien que je mettrais dans l'antimite mon costume civil et que je réendosserais un vêtement aussi avantageux que la soutane sur le plan social et pratique.

Voilà qui est assez bien vu.

OBJECTIFS et PLANS COMMUNISTES

Promouvoir la pornographie et l'obscénité partout

Le Bureau des Archives du Congrès des Etats-Unis (Sénat) a publié, le 10 janvier 1963, une liste des objectifs et plans communistes en 45 points. Ces points sont le résultat d'une analyse faite par M. Skousen, Directeur des Opérations, du Conseil de Sécurité Américain. Voici quelques-uns de ces points.

11. Populariser l'ONU comme seul espoir de l'humanité. Et si on procède à la refonte de sa charte, exiger qu'elle soit constituée en gouvernement mondial avec des forces armées qui lui soient propres.

13. Se débarrasser de tous les serments de fidélité.

16. Faire usage des décisions techniques rendues par les Cours afin d'affaiblir les institutions de base des USA en prétendant que leurs activités violent les droits civils.

17. Prendre le contrôle des écoles. Les utiliser comme courroie de transmission pour répandre le socialisme et la propagande communiste du jour. Assouplir le programme scolaire. Prendre le contrôle des associations de professeurs. Introduire dans les manuels le programme du parti.

18. Obtenir la haute main sur tous les journaux étudiants.

19. Utiliser les émeutes étudiantes pour fomenter des protestations publiques contre des programmes ou des organismes que les communistes attaquent.

20. Infiltrer la presse. S'y faire assigner toutes les positions de critique littéraire, de rédaction d'éditoriaux et de choix des lignes de conduite.

21. S'accaparer les positions clefs dans la radio, la TV et le cinéma.

22. Continuer à discréditer la culture américaine en dégradant toutes les formes d'expression artistique. Une cellule communiste aux Etats-Unis a reçu l'ordre « d'éliminer des parcs et des édifices toute bonne sculpture, pour y substituer des configurations informes, sans grâce et sans signification ».

23. Avoir la haute main sur les critiques d'art et les directeurs de musées d'art. « Notre plan est de faire se répandre la laideur, l'art répugnant et sans signification ».

24. Faire disparaître toutes les lois refrénant l'obscénité, en les appelant une « censure » et une violation de la liberté de parole et de presse.

25. Faire tomber les normes culturelles du sens moral en poussant la pornographie et l'obscénité dans les livres, les journaux illustrés, le cinéma, la radio et la TV.

26. Présenter l'homosexualité, la dégénérescence et la promiscuité des sexes, comme « normales, naturelles et bonnes pour la santé ».

27. Infiltrer les Eglises et remplacer la religion révélée par une religion « sociale ». Discréditer la Bible et souligner le besoin d'une maturité intellectuelle qui peut se passer d'une « béquille religieuse ».

28. Eliminer des écoles la prière et tout autre aspect de l'expression religieuse, en donnant comme raison que cela viole les principes de « séparation de l'Eglise et de l'Etat ».

32. Appuyer tout mouvement socialiste pour l'établissement d'une autorité centrale sur une section quelconque de l'éducation culturelle, des services sociaux, des programmes d'assistance, des cliniques psychiatriques, etc.

38. Transférer quelques-uns des pouvoirs d'arrêt de la police aux services sociaux. Traiter tous les problèmes de conduite personnelle comme des désordres psychiatriques que nul ne peut comprendre ni traiter sans être psychiatre.

39. Dominer les psychiatres et utiliser les lois sur la santé mentale comme un moyen d'obtenir un contrôle coercitif sur ceux qui s'opposent à des objectifs communistes.

40. Discréditer la famille comme institution. Favoriser l'amour libre et le divorce facile.

41. Mettre en relief la nécessité d'élever les enfants loin de l'influence limitative des parents. Attribuer les préjugés, les bloquages psychologiques et le regard des enfants, à l'influence répressive des parents.

Il est facile de voir que ces objectifs et plans communistes ne s'appliquent pas seulement aux Etats-Unis, mais tout aussi bien au Canada et dans les autres pays. Nous devons interpréter les événements à la lumière de ces informations.

LAISSONS-LE se laïciser tout seul

En ce mois ténébreux de mars 1904, la Chambre des députés français est occupée à discuter de « la loi Combes » : la loi qui doit supprimer l'enseignement congréganiste, comme on disait alors pour désigner le droit aux religieux, d'enseigner.

Le rapporteur de la loi est Ferdinand Buisson. Plus sournois et subtil que Combes (le clerc minoré du séminaire de Castres, transfuge non seulement de sa vocation, mais de sa foi), Buisson a trouvé le distinguo sauveur : liberté pour les congréganistes, oui ! Liberté pour la Congrégation, non !

C'est-à-dire : comme individu, le religieux garde le pouvoir d'enseigner, mais à partir du moment où il est membre d'une association religieuse, ses vœux lui ôtent les droits de l'homme et du citoyen. Supprimons les congrégations enseignantes :

« Je dis qu'une congrégation est un mode tout à fait spécial d'extinction de la personne humaine, et, si on la généralisait, d'extinction de l'espèce humaine ».

Mais une objection surgit : votre loi veut interdire l'enseignement aux congrégations sans l'interdire aux congréganistes. Alors ceux d'aujourd'hui reparaîtront demain maîtres laïques ! Il leur suffira de changer simplement d'*habit*, sans changer d'esprit !

Là-dessus Buisson commence une tirade, qui prend, après trois quarts de siècle, la valeur d'une extraordinaire prophétie (séance du 4 mars 1904) :

« Je connais le proverbe qui dit : l'habit ne fait pas le moine. Eh bien ! je soutiens, moi, que c'est l'habit qui fait le moine.

L'habit est, en effet, pour lui et pour les autres, le signe, le symbole perpétuel de *sa mise à part*, le signe qu'il n'est pas homme avec tous les hommes...

Cet habit, c'est une force ; c'est la force et la mainmise d'un maître qui ne lâche jamais son esclave. Et notre rêve est précisément de lui arracher sa proie.

Quand l'homme aura déposé cet uniforme de la milice où il est enrôlé, forcément il retrouvera la liberté de s'appartenir ; il n'aura plus une *règle* qui enserre, moment après moment, toute sa vie ; il n'aura plus un *supérieur* à qui demander des ordres pour chaque acte de son existence..., il ne sera plus l'homme de la congrégation, il redeviendra forcément tôt ou tard l'homme de la famille, l'homme de la cité, l'homme de l'humanité ».

Ce n'est pas tout ! Buisson a tout prévu, comme s'il avait déjà connu l' « expérience des prêtres-ouvriers » et lu les enquêtes préparatoires au synode d'octobre 1971 sur le « statut » du prêtre à l'ère de « la mort de Dieu ». Ecoutons la suite de sa prophétie :

« Il faudra bien qu'il (= le religieux sécularisé) se mette à *gagner sa vie* comme tout le monde. *Nous n'en demandons pas plus* ; le voilà *libre* (...).

Longtemps peut-être, il restera attaché à ses idées, religieuses et autres. Gardons-nous de nous en plaindre... *Laissons-le se laïciser tout seul*, la vie aidant. Comptons sur *la nature* pour reprendre tous ses droits... C'est *par la liberté* que nous le gagnerons à la liberté (...).

Ne perdez pas de vue que, pour rester congréganiste, il faut faire une violence incessante à *la nature*, et que, pour redevenir laïque, il suffit de rouvrir son cœur et ses yeux ».

— Est-ce assez beau !

Le tableau était d'un maître psychologue ; il arrive que la haine soit ainsi plus lucide que l'amour. Les théologiens de l'après-concile suent beaucoup pour définir le clerc et le religieux. Les Buisson du début du siècle n'y ont eu aucune peine. Ce que leurs grands ancêtres, les bourreaux de 1792, n'avaient pu obtenir par la prison et les supplices, les laïcisateurs de 1901-1904 allaient l'obtenir par l'arsenal hypocrite et silencieux des lois.

Il leur suffirait de toucher au *cœur* de l'institution religieuse. Le cœur, ce sont les *vœux*.

Le cœur, c'est la *vie en commun* sous le même toit et sous la même règle.

Le cœur, c'est la double *Cloture* des grilles et de l'habit.

Le virus laïcisateur inoculé 50 ans avant allait, ainsi, lentement, sûrement, invisiblement, développer sa leucémie dans le corps de l'église de France.

Un témoignage

Un des plus grands obstacles que les rénovateurs qui ne respectent rien rencontrent dans leur campagne à travers les pays chrétiens est la doctrine concernant Marie. Cette doctrine — précieux fermoir du collier de toutes les perles des dogmes catholiques — est plus sûrement et plus profondément enfouie que maint autre article de foi dans le cœur des petits à qui Dieu révèle les secrets qu'Il cache aux sages et aux habiles (*Mt II, 25*). C'est pourquoi l'action menée depuis des années contre la Mère de Dieu est avant tout une source de tristesse pour les pauvres dont Marie est le porte-parole, ces pauvres dans lesquels Dieu a voulu reconnaître, sauver et glorifier Son peuple (*Lc I, 46-55*).

Jamais encore on n'a autant parlé de l'Eglise des pauvres que de nos jours, mais jamais encore les pauvres, les petits, les humbles, les enfants — tous ceux à qui le Royaume des cieux est promis — ne se sont sentis aussi abandonnés. Pourtant, il faut bien qu'ils poursuivent leur route. Sans rien dire ils s'accrochent à leur chapelet, à leurs mortifications, à leur ancien catéchisme, aux expressions soi-disant dépassées de la foi de leurs pères. L'écart entre les rénovateurs — fussent-ils animés des meilleures intentions — et le peuple vivant de Dieu augmente sans cesse.

Celui qui réprime une dévotion mariale, pratiquée depuis les origines du christianisme dans les Eglises d'Orient et d'Occident, ne rompt pas seulement un lien sacré qui nous unit encore à nos frères orthodoxes, mais repousse en fait les pauvres du Magnificat et des Béatitudes, qui sont le vrai peuple de Dieu. N'est-ce pas la raison pour laquelle ce peuple a parfois recours à de pieuses extravagances ? Celui qui s'oppose avec raison à une foi fanatique en des apparitions et des révélations non contrôlées, doit se demander d'abord si cette fuite dans l'extraordinaire n'est pas l'expression de sentiments religieux opprimés à tort. Il doit examiner en plus dans quelle mesure son opposition est inspirée par l'amour de notre foi ou par un manque de foi.

Ce n'est pas la première fois qu'en repoussant Marie on invoque le tort que sa vénération causerait à l'amour pour le Christ. La crise actuelle dans l'Eglise réfute l'illusion de ceux qui croient magnifier le Christ en humiliant Sa Mère. Il n'est pas vrai que l'éloignement de Marie ouvre les cœurs à l'influence du Christ. L'effritement du dogme, l'érosion du concept de la sainteté, le refus des conseils évangéliques, le déclin des mœurs, l'infidélité de beaucoup de prêtres, et tant d'autres symptômes de crise, font les ravages les plus grands dans les pays où l'on écarte Marie, triomphatrice de toutes les hérésies, avec le plus d'acharnement.

Sous le titre « Crime et châtiment » vous lirez dans ce numéro la lettre d'un prêtre devenu infidèle à sa vocation. Marie l'a sauvé. Je lui ai rendu visite et je suis heureux de pouvoir me dire son ami. Il veut vivre désormais pour notre sanctification à nous, ses frères dans le sacerdoce, menacés par Satan. Car il sait que seul le sentier abrupt de la sainteté nous donne la possibilité d'éviter le péché ou de nous relever du péché. Et il sait aussi que pour cela l'aide de Marie est indispensable.

C'est pourquoi il est de notre devoir sacerdotal de vous exhorter vous aussi au retour à Marie. Quand nous vous donnons l'assurance que toute l'Eglise et tout qui cherche la gloire du Christ doit devenir conforme à l'humble Vierge dont Dieu est le Maître absolu, nous sommes du côté de toute la tradition catholique, d'innombrables saints et des sentences explicites du Concile. Elle est notre Mère, notre Reine, notre Exemple, notre Secours, la Médiatrice des grâces dont nous avons besoin, et elle est digne de toute louange, car d'elle est sorti le Soleil de justice, le Christ notre Dieu.

Père WERENFIED von STRAATEN,
responsable de
« L'Aide à l'Eglise en détresse »
d'avril 1972.

Un document à méditer

Je viens de recevoir un document assez extraordinaire sur la situation actuelle. Extraordinaire en ce sens que personne n'avait jusqu'à présent l'idée de poser *à tous les évêques de France*, par des *lettres personnelles, toutes les questions fondamentales* qui jettent actuellement les catholiques dans le désarroi. Ces quatre lettres, envoyées massivement le 25 février, le 13 mai et le 29 juin 1971 par René Casin, ne laissent rien dans l'ombre. Les destinataires sont au pied du mur :

— pourquoi, face à la multiplication d'hérésies caractérisées dont les exemples pullulent, n'y a-t-il jamais aucune sanction ?

— pourquoi, face à la marxisation en profondeur des mouvements d'AC mandatés par la hiérarchie, n'affirm-t-on pas la Doctrine Sociale de l'Eglise ?

— pourquoi l'enseignement doctrinal du Saint-Père est-il si peu divulgué ?

Etc.

Chacune de ces quatre lettres, nourrie de faits précis et irréfutables, est un appel angoissé. On y sent d'un bout à l'autre ce « sensus catholicus » en voie de disparition à l'heure actuelle .

Les Editions Saint-Michel (53-Saint-Céneré) viennent de publier ces lettres admirables — *et les réponses qu'elles ont reçues* — dans leur revue « Documents - Paternité ».

Ce document édifiant est à lire, à recommander et à faire circuler.

Marcel CLEMENT
de « Homme Nouveau »

La nature chimique de l'Etudiant

Etat naturel

L'étudiant est un corps simple assez répandu, on le rencontre à l'état libre dans les cafés et les cinémas, à l'état concentré dans les amphithéâtres. C'est un élément radio-actif : il a une vie moyenne de cinq ans.

Préparation

On met une certaine quantité de minerai appelé « bizuth » dans les amphithéâtres ; sous l'action des lumières professorales, il se forme lentement. Après macération, on procède à une distillation fractionnée appelée « exam » ; elle a pour but de précipiter les impuretés sous forme de « veste ».

Variétés allotropiques

Il existe deux variétés : l'étudiant (1) et l'étudiante (2). Le premier se sublime devant la seconde. L'un et l'autre fondent à l'examen.

Il est très dangereux de conserver ces deux variétés dans une même pièce, car elles s'enflamment spontanément. Toutes deux ont tendance à s'évader des amphithéâtres sous l'effet des rayons solaires et des fortes températures.

Propriétés chimiques

Très peu stable, l'étudiant donne des réactions violentes avec l'argent ; il l'absorbe et le libère à toutes les températures.

Avec l'alcool, pour lequel il a une grande affinité, il forme un mélange explosif qui détonne à la moindre étincelle ; avec l'alcool à forte concentration, il forme une masse amorphe et sans réaction, on dit qu'il est saturé.

Avec la variété (2), il y a une réaction plus violente : effervescence et grand dégagement de chaleur.

L'étudiant attaque parfois le papier, il est vite neutralisé par l'action des somnifères appelés les cours magistraux. La variété (1) comme la variété (2) prennent la coloration verdâtre sous l'action de certains réactifs appelés : examinateurs.

Conservation

La variété (1) se conserve dans l'alcool, à l'abri de l'humidité.

La variété (2), en raison de sa fragilité, doit être conservée en « boites » closes ou foyers. La conservation des deux variétés en un même lieu peut provoquer une sorte de cristallisation appelée : Mariage.

Usage

L'étudiant sert à remplir les carrières libérales ; parfois, sous l'action des ans, il donne un corps nouveau aux propriétés complexes : le Bourgeois.

De tous temps, il fut utilisé pour la subsistance du receveur des droits universitaires, pour l'entretien des écoles, des facultés et des... professeurs.

Les Laboratoires ACES

(« Poitiers Université, Février 72).

J'en ai marre

On trouve assez de... sottises dans la presse féminine pour ne pas manquer de saluer au passage l'interview publiée par *Femme pratique* où *Jean Cau* fait pleuvoir des vérités premières : *Faut-il*, lui a-t-on demandé, *avoir peur des jeunes ?*

« Les jeunes ont toujours représenté, dans la vague successive des générations, une crainte. On est « poussé » par les jeunes. Cette peur a quelque chose d'immémorial. C'est pourquoi, autrefois, les jeunes étaient corsetés d'une politesse, d'une éducation, voire d'uniformes. Les adultes ont semé le vent, ils récoltent la tempête.

...Il y a eu cette énorme erreur, le culte de la jeunesse (tout est jeune, même le dentifrice !) qui est un signe de décadence. Toutes les grandes civilisations ont respecté leurs vieillards et leurs patriarches. Lorsqu'une civilisation commence à appeler ses vieillards des « croulants », des « passera-pas-l'hiver », etc., c'est que quelque chose est brisé, ou dangereusement menacé. Quand on a vu la façon lâche dont les adultes ont réagi en mai 1968, on comprend que beaucoup d'adolescents aient été écœurés. Il est très difficile de récupérer les prestiges perdus. »

« J'en ai marre, moi, du dialogue, de compréhension, de communication, d'aliénation, de concertation, de tables rondes ! C'est de la blangue tout ça ! Si vous voulez qu'un jeune vous aime, il faut qu'il vous admire. Si vous êtes une loque, eh bien ! c'est fichu ! Et il vous admirera si vous lui offrez des résistances au lieu de toujours lui offrir des amolissements et les compréhensions très sottes du dialogue. »

Il resterait à Jean Cau de nous dire ce qu'il pense du rôle de l'Etat dans cette décadence dont la législation désarticule l'Université, brise la famille, soviétise l'économie, officialise l'anarchie... et dont les hommes donnent l'exemple de la corruption et de l'immoralité.

CRIME ET CHATIMENT

Révérend Père Werenfried,

C'est après de longues hésitations que je vous écris cette lettre pour vous remercier et vous encourager dans votre œuvre. J'étais religieux et maintenant je suis ce qu'on appelle « un prêtre marié ou défroqué ». J'étais de ceux qui ne croyaient plus au démon. Plein de présomption je suis parti en guerre contre les traditions moyennâgeuses dans l'Eglise. A présent, je crois à l'existence de Satan.

Je puis vous certifier que j'ai été au bord du suicide. Contactés par un converti, ma femme et moi nous nous sommes remis à réciter le rosaire. Cela nous a sauvés, bien que maintenant nous soyons la risée des parents et « amis » à cause de notre foi « conservatrice ».

Ces quelques phrases ne peuvent rendre le drame qui s'est joué dans mon âme. Pour moi, chaque jour commence par une lutte avec le désespoir, le dégoût, l'amertume, la haine et par un désir de conversion, de pénitence et de pardon. Que Jésus dans son amour ait encore voulu nous chercher et nous ramener est pour moi un miracle de miséricorde incompréhensible. J'ai expérimenté personnellement ce que beaucoup de conceptions « progressistes » en théologie peuvent faire de quelqu'un : un fils de perdition. Le pape nous a comparés à Judas. A juste titre, je crois, et je lui suis reconnaissant parce qu'il ne nous a pas fait grâce de cette dure vérité. Et à vous aussi, je vous suis reconnaissant parce que vous osez prendre parti pour ce saint pape (pour autant que l'on puisse accorder la sainteté à un homme en vie).

Permettez-moi de trouver quelques excuses pour moi et mes consorts : nous avons été aveuglés par Satan et par notre propre orgueil. Nous croyions enfoncer des tabous et en réalité nous devenions les esclaves du prince de ce monde. Mais, tout compte fait, mon orgueil, ma sensualité ,mon manque d'humilité et d'obéissance ont fait pencher la balance. Plaise à Dieu que je puisse faire pénitence. Je ne désire pas que l'Eglise nous réhabilite en tant que prêtres .. nous n'en sommes pas dignes .., mais j'espère qu'un jour, je pourrai faire pénitence en tant que frère convers dans un monastère. Je me confie à la Providence de Dieu, car sa Grâce ne m'a pas lâché.

Je ne vous demande aucune réponse. Votre temps est trop précieux. Mais de vous savoir encouragé par une catégorie de personnes dont vous n'en attendiez pas autant vous est peut-être de quelque appui. Je suis convaincu que beaucoup qui se trouvent dans mon cas pensent la même chose mais n'osent l'exprimer. Le chemin du retour est ardu. Priez Dieu afin qu'il nous donne à tous la grâce de la conversion avant qu'il ne soit trop tard. En ces temps confus, je crois que l'amour du Christ et de la Vierge et la fidélité au pape sont les fondements pour les vrais fidèles. Puis-je compter sur votre prière ? C'est de cela que nous avons besoin avant tout. Nous prenons part à votre « Action de sauvetage ». Vous œuvrez pour ceux qui sont enchaînés à cause de leur foi. Pensez à nous qui portons les chaînes de notre infidélité. Chaque jour je récite le bréviaire avec les mêmes paroles que, pendant tant d'années, nous avons chantées au chœur. Je pense que Dieu me le demande. A la messe de chaque jour je penserai à vous et à votre Oeuvre. Que le Seigneur et sa sainte Mère vous bénissent.

(« Aide à l'Eglise en détresse - Avril 1972).

A noter

Face aux problèmes actuels de l'enseignement, nous avons, avec des amis, essayé de trouver une solution concrète.

A notre place nous entreprenons la fondation d'une école strictement privée qui donnera une éducation chrétienne traditionnelle.

Nous sommes persuadés que notre petit établissement retriendra toute votre attention et que vous accepterez d'insérer dans la prochaine livraison de votre revue que nous lisons avec intérêt l'annonce ci-dessous afin que vos abonnés soient au courant de notre entreprise :

ECOLE PRIVEE SAINT-LAURENT

Cet Etablissement indépendant catholique d'enseignement secondaire pour garçons ouvre en septembre 1972 deux classes : 6e et 5e. Il accueille des internes dont les parents ont compris l'urgence d'une éducation traditionnelle intégralement chrétienne.

Pour tous renseignements écrire :

- Ecole Privée Saint-Laurent 04-St-Laurent-du-Verdon ;
- Mme le Docteur Théron-Escartefigue, 224, avenue de la République, 83-TOULON (Var), téléphone 92.33.65 ».

RAPATRIÉS D'ALGÉRIE

Meilleures indemnités pour les moins fortunés

Le 29 février est une date importante pour les rapatriés d'Algérie. C'est, en effet, le dernier jour où ils pourront déposer leurs dossiers de demande d'indemnisation. Il s'agit de l'aboutissement d'une longue et douloureuse affaire, celle de savoir si « oui » ou « non » les Français d'Algérie toucheront des indemnités pour les dédommager des pertes subies du fait de leur départ forcé d'Algérie.

On se souvient que les « pieds-noirs » demandaient une indemnisation totale de leurs biens. Ils en ont estimé le montant à 50 milliards, soit le quart du budget français en 1972. De son côté, le gouvernement estima qu'il ne pouvait pas faire payer une telle somme aux contribuables français et le 15 juillet 1970, il fit voter au parlement une loi d'indemnisation au terme de laquelle l'Etat s'engageait à rembourser 500 millions de francs par an aux rapatriés et ce durant 12 à 14 ans. C'est donc environ 7 milliards que toucheront les Français d'Algérie spoliés par le gouvernement algérien qui a refusé de payer le moindre centime.

Il faut du reste noter que les rapatriés ont déjà reçu 11 milliards à des titres divers : subventions, prêts, secours, prestations à caractère social, rachat de points de retraite, etc.

La loi a donc créé une agence nationale pour l'indemnisation. Elle occupe 500 personnes à Paris, en province et en Algérie. Elle emploie des experts chargés d'évaluer les biens des rapatriés et elle a déjà liquidé un peu plus de 1 000 dossiers sur les 160 000 qui lui ont été soumis.

1971 a donc été une année de démarrage pour l'Agence (50 millions d'indemnités ont été versés). 1972 connaitra une accélération dans le règlement des dossiers puisque 500 millions seront alloués cette année, en priorité, aux Français d'Algérie âgés, en mauvaise santé et disposant de faibles revenus. Les plus aisés et les plus jeunes ne toucheront leur part que dans 12 ou 14 ans, l'Etat estimant qu'il ne peut régler la totalité de la somme en une seule fois.

Sur quelle base est calculée l'indemnisation ? Tout d'abord les experts estiment les biens : une ferme, un appartement, un commerce, etc. Un forfait est appliqué et l'on sait qu'il n'est jamais tout à fait juste, tellement il est difficile d'évaluer des biens anciens et étant donné l'absence de bases statistiques. Cependant les avis des intéressés ont été souvent recueillis et écoutés.

Ensuite, la loi stipule que l'on indemnise les petits possédants au taux le plus élevé.

Exemple : un bien estimé à 500 000 F reçoit une indemnité de 90 000 F, tandis qu'un bien de 30 000 F est compensé par la somme de 26 000 F.

Voici la grille retenue :

Un bien de 0 à 20 000 F est indemnisé à 100 %
de 20 000 à 30 000 à 60 %
de 30 000 à 40 000 à 50 %
de 40 000 à 60 000 à 30 %
de 60 000 à 100 000 à 20 %
de 100 000 à 200 000 à 15 %
de 200 000 à 300 000 à 10 %
de 200 000 à 500 000 et plus à 5 %

La loi prévoit également que seront déduits des indemnités perçues les subventions, prêts non remboursés, etc., déjà versés. Par exemple, les agriculteurs, propriétaires d'immeubles et commerçants ont déjà touché 3 milliards, les salariés 1,8 milliard.

C'est dire que certains rapatriés, déduction faite, ne toucheront rien, ou très peu.

Les rapatriés qui souffrent déjà d'avoir été contraints d'abandonner une terre qui était leur patrie, ne sont pas satisfaits, ce qui est compréhensible. Leurs organismes se sont toujours battus pour l'indemnisation à 100 %. A cela, le gouvernement a répondu lors du débat au parlement, en juillet 1970, que les dommages de guerre n'avaient jamais dépassé 70 % au cours de l'histoire et que, de toute façon, il ne pouvait imposer aux contribuables le versement d'une telle somme dont les bénéficiaires auraient été, en grande partie, les rapatriés les plus fortunés. Il a estimé plus juste de privilégier les Français d'Algérie (1) de condition modeste qui constituaient la majorité de la population française d'Algérie.

Jean-Philippe CAUDRON

---

(1) Sur 1 200 000 rapatriés, 700 000 à 800 000 étaient manœuvres, artisans, garçons de café, ouvriers agricoles, chauffeurs, petits employés à la SNCF, aux PTT, etc.

Le chant des Africains

REFRAIN

C'est nous les Africains qui revenons de loin
Nous venons des Colonies pour défendre le pays
Nous avons laissé là-bas nos parents nos amis
Et nous avons au cœur
Une invincible ardeur
Car nous voulons garder haut et fier
Le beau drapeau de notre France entière
Et si quelqu'un venait à y toucher
Nous serions là pour mourir à ses pieds
Battez tambours (bis)
A nos amours (bis)
Pour le pays
Pour la patrie
Mourir au loin
C'est nous les Africains

⁂

Premier couplet
Nous étions au fond de l'Afrique
Gardiens jaloux de nos couleurs
Quand sous un soleil magnifique
Retentissait ce cri vainqueur
En avant en avant en avant...

⁂

Deuxième couplet
Pour le salut de notre Empire
Nous combattons tous les vautours
La faim la mort nous font sourire
Quand nous luttons pour nos amours
En avant en avant en avant...

⁂

Troisième couplet
De tous les horizons de France
Groupés sur le sol africain
Nous venons pour la délivrance
Qui par nous se fera demain
En avant en avant en avant...

⁂

Quatrième couplet
Et lorsque finira la guerre
Nous reviendrons à nos gourbis
Le cœur joyeux et l'âme fière
D'avoir libéré le pays
En avant en avant en avant...

nous le chanterons le 14 juillet 72

De quel Royaume s'agit-il ?

Parmi les erreurs des temps modernes, il en est une plus subtile que les autres, qui tiendrait à détourner l'Eglise de sa finalité propre.

Ses promoteurs assignent à l'Eglise le rôle de construire un monde « plus juste et plus fraternel ». C'est excellent mais le Synode des évêques qui nous le rappelle :

Il n'est pas superflu toutefois de rappeler que la mission propre confiée par le Christ à son Eglise n'est pas d'ordre politique, économique ou social, puisque la fin qui lui a été assignée est d'ordre religieux (cf. Vatican II : *Gaudium et Spes*, n° 42); cette fin peut toutefois et doit contribuer à l'instauration de la justice, même temporelle. Tout cela n'est pas, certes, la fin pleine et absolue de l'Eglise, mais doit servir à l'établissement du royaume de Dieu sur terre, selon la déclaration du Christ Seigneur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu » (Matth., VI 33).

Si l'action de l'Eglise était privée de ce souffle religieux originel et nécessaire, elle s'écarterait sans aucun doute des préceptes évangéliques et elle perdrait peu à peu sa force et son rôle de promotrice du bien de la société terrestre. Le Concile œcuménique nous le dit clairement en effet : « De cette mission religieuse (de l'Eglise) découlent une fonction, des lumières et des forces qui peuvent servir à constituer et à affermir la communauté des hommes selon la loi divine » (*Gaudium et Spes*, n° 42).

(Clôture du Synode des Evêques, 30 septembre 71).

Joseph BÉRARD

BEL-ABBES : NE JAMAIS OUBLIER

Pour M. Yves Courrière, producteur de cette *Guerre d'Algérie* qui fait sur les écrans hexagonaux une si fructueuse carrière, le sang des victimes des « événements » s'est transformé en un lot d'or. Pour Joseph Bérard, « *le sang de nos amis tués dans les rues, ou sur les balcons, ou très officiellement fusillés, ne sèchera jamais, comme ne peut jamais sécher le sang de Robert Brasillach* ».

C'est pourquoi, en quelques pages — pas plus d'une centaine, mais qui viennent du cœur — il livre, au jour le jour, des notes, des souvenirs d'hier et d'aujourd'hui, où se mêlent étroitement espoir, amertume et folle rage devant un gouvernement qui ronronne aux chantages de Boumedienne, et qui célèbre comme une victoire les sinistres « Accords » d'Evian.

Un livre qui ne manquera pas d'émouvoir les exilés, et les autres. — *J.L.*

Envoi dédicacé par notre ami contre 12,90 F envoyé à Joseph Bérard, Nickel, 63-St-Germain-Lempron : CCP 710-57, Clermond-Ferrand ou chèque bancaire.

Dans « Rivarol du 6 avril 1972 ».

Réunion du 14 Juillet

Comme tous les ans nous avons notre réunion familiale de tous les anciens de « La Plaine de la Mekkerra » et de leurs amis.

Cette année cela fera dix ans que cela dure. Dix ans déjà ! Et cela continuera, car tous ceux qui ont assisté à ces réunions en partent toujours fortifiés dans leur foi et dans leur courage. Et combien qui ne peuvent venir nous disent leur regret ! Les nombreuses lettres que nous recevons en portent témoignage.

Mais cette année, nous voudrions bien faire un effort pour marquer ce dixième anniversaire. Et voici ce que nous avons pensé. Nous avons écrit à Monseigneur Lacaste, notre évêque d'Oran afin que tous puissent revoir celui qui nous a aimés et soutenus dans nos épreuves. Nous avons reçu de Son Excellence une réponse favorable... en principe. Oui, si rien ne vient contrarier son emploi du temps, il a bien voulu accueillir favorablement notre demande en notre nom et au nom de tous les anciens de la plaine de la Mekkerra et de leurs amis. Si vous voulez nous allons prier pour que cela se réalise. Nous le demanderons à Dieu, à Notre-Dame de Santa-Cruz et à Notre Dame-de Fatima.

Nous avons aussi sollicité Monsieur Raymond Dassié, le dernier maire de notre si belle ville, afin qu'il honore de sa présence notre réunion familiale, nous espérons une réponse favorable.

Nous avons encore demandé à « La Légion Etrangère », notre Légion, d'envoyer une petite délégation. Là encore nous espérons une réponse positive.

Certains d'entre vous ont suggéré de pavoiser le lieu de rassemblement avec des petits drapeaux en papier confectionnés à la maison.

Faites votre guirlande et arrivez à temps pour l'accrocher aux arbres.

« Chaou »

BEL-ABBÈS, chez nous...

Le retour de l'enfant timide

J'ai brossé dans « Bel-Abbès ; ne jamais oublier » les grandes heures de la venue dans sa ville natale, de Marcel Cerdan, le 30 octobre 1948, champion du monde depuis un peu plus d'un mois, le 22 septembre 1948, après sa victoire sur Zale.

Mais dans ces grandes heures, que de minutes, que d'à-côtés peut-être plus émouvants encore...

D'abord une impression générale qui vaut, surtout pour ceux qui comme moi ne sont pas des « mordus » du sport.

En notre siècle, et de plus en plus, le sport est roi ; et parfois un roi envahissant. Et ces messieurs de l'ORTF n'ont aucun complexe pour diffuser, sans préavis, un match — voire sur les deux chaînes — à la place de l'émission prévue. Comment ne voulez-vous pas que les héros de la « Fête » n'aient pas un peu la tête tournée par cet excès d'honneur ?

Et avant la télévision, les éditions spéciales des grands journaux, lors de grandes manifestations, provoquaient chez les sportifs, héros du jour, la « grosse tête »...

Notre grand Marcel Cerdan, lui, posséda toute sa vie, la rare qualité, pour un champion de cette race, de conserver la simplicité des petites gens.

C'est cette impression qui me frappa dès les premières minutes près de Marcel.

Notre champion du monde arrivait à Bel-Abbès, ce 30 octobre 1948, par la route. Au comité de réception, nous décidâmes d'aller à son devant en cortège automobile : Ce fut à la sortie de Détrie que nous le rencontrâmes : un Marcel Cerdan, rouge d'émotion qui venait de « s'échapper » à grand peine de l'enthousiasme des habitants de Détrie.

Il y eut, au milieu de la route, quelques présentations à la bonne franquette ; et cette façon toute simple de prendre contact détendit aussitôt Marcel. Quand Emile Meneau se présenta, ce fut l'accolade : « Ah ! Bel-Abbès Journal : le n° spécial ! »

Et nous sûmes, le lendemain, que notre numéro spécial était dans ses valises depuis qu'il l'avait reçu ; et il nous dit, à Emile et à moi : « Le journal qui m'a le plus touché après ma victoire ! »

Et nous sentîmes que ce n'était pas une phrase de politesse...

De Détrie à Bel-Abbès jusqu'à la maison natale, route d'Oran, ce fut plutôt un gymkhana qu'un cortège. Le chef des gardiens de la paix, le toujours souriant — poigne et sourire réunis — commandant Pierre était débordé : il ne respira que devant la maison natale. Marcel, redevenu l'enfant de Bel-Abbès, rayonnait d'une joie pure, et à l'instant précis où Dimitri, le photographe, opéra, Marcel se tourna vers Emile Meneau et moi-même et nous lança un éclat de rêve : « C'est moins fatigant que devant Zale ! »

Sur la photo nous avons l'air d'amis qui se connaissent depuis toujours, alors qu'il n'y avait pas une heure que nous avions rencontré Marcel.

Tel était ce grand champion, simple, spontané... et parfois certains en profitaient... Je pense à un grand gaillard qui, pendant la moitié du séjour de Marcel, ne le quitta pas d'une semelle ; et lui donnait du cousin à chaque minute. La seule réaction de Marcel fut de demander à l'un de nous : « Qui est-ce ? ». Mais personne ne put exactement le renseigner.

Et Marcel ne refusa pas lorsque le grand gaillard lui demanda d'être, dans l'après-midi du 2e jour, le parrain de son nouveau-né, car le grand gaillard voulait pouvoir dire toute une vie : « Marcel, le parrain de mon fils... »

Dès le baptême célébré, plus de grand gaillard dans les cortèges, près de Marcel ! !

Marcel, d'ailleurs, après la cérémonie à Saint-Vincent n'était pas sorti sur le parvis avec la famille : pendant plusieurs minutes, agenouillé au sol, dans un coin d'ombre, il priait dans l'église de son enfance...

Le champion du monde fut également parrain de deux ou trois autres nouveaux-nés, mais il s'agissait de parents ou de relations que Marcel connaissait fort bien...

Une cérémonie où Marcel ne fut vraiment pas à son aise : ce fut l'hommage solennel, officiel qui lui fut rendu place Carnot, une place Carnot, noire de monde, les arbres de la place et les toits des maisons tout autour, alourdis de grappes humaines, face à une estrade, dressée devant le théâtre. Le Sous-Préfet, le maire, le proviseur, M. Vandel et tous les représentants des corps constitués entouraient le champion du monde. Il y eut des discours. A chaque instant se détournant légèrement, Marcel cherchait à se raccrocher à un regard ami.

Et lorsque se fut son tour de parler, Marcel se leva et ne put que prononcer deux mots :

« Merci, merci... »

A ce moment il aurait pu dire : « Voilà qui est beaucoup plus terrible que devant Zale ». Ce fut une épreuve pour Marcel, et au Comité, nous regrettâmes de lui avoir imposé ce supplice.

Mais Marcel avait, en descendant l'estrade, murmuré à l'un de nous :

« C'est la rançon, il faut ce qu'il faut ! » Et peu à peu il respira mieux.

Par contre, toutes les cérémonies qui eurent lieu à la légion furent, pour Marcel, une joie sans mélange, sans contrainte. Lui, l'homme simple, se trouvait face à face avec un homme simple, le colonel Gaultier. Et la joie du champion n'avait d'égale que la joie du colonel.

A la fin le colonel me murmura :

« Ah ! journaleux, si tous les invités d'honneur de la Légion étaient ainsi, les recevoir serait tout le contraire d'une corvée. »

⁂

Tel était Marcel Cerdan, champion du monde,

(suite page 19)

NOUVELLES DE LA GRANDE FAMILLE

NAISSANCES

▪ M. Bernard Com et Mme née Ruiz-Albérola sont heureux de vous faire part de la naissance de leur fille *Marie-Laurence* à Poitiers, le 4 mars 1972 (adresse des grands-parents : Ruiz, route de Tercé, 86-Fleuré).

▪ M. et Mme Maïd André (habitaient pas loin de l'église Saint-Vincent) sont heureux de vous annoncer la naissance de leur fille *Hélène* le 9 avril 1972. (Résidence Parc Secheron, part 1560, 3 allées des Monts-d'Olmes, 31-Colomiers).

▪ M. et Mme Roblès Christian vous font part de la naissance de leurs fils *Yannick*, né à Martigues, le 18 mars 1972, et petit-fils de M. et Mme Jean Roblès qui habitaient rue de la Marine au Mamelon. (4, rue Danton, 66-Elne).

▪ M. et Mme Jules Lanié (26, boulevard de la Perruque, 34-Montpellier) ont la joie de vous annoncer la naissance de *Christophe* au foyer de leurs enfants Jean-Luc Pigache et Madeleine née Lanié (25, avenue de Lodève, 34-Montpellier).

▪ M. et Mme Casado Antoine (autrefois rue de la Tour-d'Auvergne) ont la joie de vous faire part de la naissance de leur fille *Sandrine, Thérèse, Isabelle* le 3 mars 1972. (Résidence Larribet, 72, chemin de Lannedarré, 65-Lourdes).

▪ Mme Tari du Mamelon nous annonce la naissance de sa petite fille Isabelle au foyer de son fils Alain et Sylvie, née Durupt, le 7 mai 1971 (18, cité Bellevue, Castelnau-le-Lez, 34-Montpellier).

▪ Mme Paul Laborde née Adeline Casado, dont les parents avaient une épicerie rue de la Tour-d'Auvergne, nous annonce la naissance de son fils *Dominique, Georges, François*, le 18 février 1972 (HLM Lannedarré, bât. 14, 65-Lourdes).

▪ Mme Pouey Victor (gendarmerie de Bel-Abbès et actuellement à Castres) est heureuse de vous annoncer la naissance de *Stéphane*, chez sa fille Andrée et de *Xavier*, chez sa fille Francette (Cité du Petit-Train, bât. B., n° 153, 81-Castres).

▪ M. et Mme Almarcha-Serrano Guy ont la joie de vous faire part de la naissance de leur fille *Elisabeth*, née le 18 mars 1972, à Toulouse. Ils sont originaires de Mercier Lacombe.

▪ M. et Mme Pertusa (Kaméli) nous font part de la naissance ed leur fils Gilles, le 20 août 1972 à Migennes.

▪ M. et Mme Georges Winckel (Vivès) nous invitent à participer à la joie que leur vaut la naissance de leur fils Olivier, le 13 janvier 1972 à Toulouse.

Félicitations aux heureux parents et longue vie à tous ces enfants à qui seront transmis le souvenir et la foi des anciens de là-bas !

MARIAGES

▪ Mme Jacques Sala, Mme Albert Lafon, M. et Mme Virgile Sala, ainsi que M. et Mme Antoine Ambrosino sont heureux de vous faire part du mariage de leurs enfants et petits enfants : Irène Sala et José Ambrosino. Le mariage a eu lieu le lundi 3 avril 1972 à Lapeyrade (cité des Carrières, bât. 5, n° 42, 34-Lapeyrade).

▪ Dominique Merville et Jean-Pierre Pavia (Jean-Pierre habitait le Mamelon) sont heureux de vous faire part de leur mariage qui a eu lieu le 8 avril 1972 à Nesle (Crémery, 80-Roye).

▪ M. et Mme Raymond Soler sont heureux de vous annoncer le mariage de leur fils Jean-Marie avec Mlle Mireille Dubois. Le mariage a eu lieu en l'église de Solaure à Saint-Etienne, le 25 mars 1972 (26, rue Pierre-Bérard, 42-Saint-Etienne).

▪ Mme Espinosa nous fait part du mariage de sa petite fille Marlène Mesana, le 20 juillet 1971.

Nos vœux de bonheur et l'assurance de notre prière pour que ces foyers gardent la foi dans les épreuves actuelles de l'Eglise.

RETOURS A LA MAISON DU PERE

▪ Nous avons appris avec une grande peine la mort de M. François Robert, à Gaillac où il s'était retiré depuis l'exode. Il avait repris les activités qui remplissaient si bien sa vie au Sacré-Cœur : Visite des pauvres, messe quotidienne et communion, donnant l'exemple de sa foi profonde et de son amour de Dieu et du prochain. Sûrement Dieu a récompensé son « bon et fidèle serviteur » comme il le méritait. La vie passe vite. Seule l'éternité nous reste avec nos bonnes actions.

▪ M. Albert Maurin et Mme, née Canal et leur famille ont la douleur de vous faire part du décès de Mme veuve Anselme Canal survenu le 11 février 1972, munie des sacrements de l'Eglise (résidence « Le Chêne-Vert » A6, 06-La Trinité.

▪ Mme Roger Durney et sa nombreuse famille ont la douleur de vous faire part de décès de M. Roger Durney, pieusement décédé le 17 avril 1972, à l'âge de 34 ans à Sainte-Cécile-les-Vignes (Vaucluse).

▪ Mme Marcel Chauzy et sa famille ont la douleur de vous faire part du rappel à Dieu de M. Marcel Chauzy, médecin inspecteur général au Val-de-Grâce, le 12 février 1972 (5, rue Dupleix, Paris-XVe).

A tous ces amis défunts notre prière est assurée. A toutes ces familles en deuil, nous disons notre Seigneur, donnez-leur le repos éternel.

BEL-ABBÈS, chez nous...

enfant timide de Bel-Abbès, en cette visite du 30 octobre 1948.

Un an plus tard, à un jour près, le 31 octobre 1949, ce fut la catastrophe des Açores. Il était quatre heures et demie de l'après-midi lorsque la terrible nouvelle se répandait à Bel-Abbès : je l'appris par les cris de douleur et les lamentations qui s'échappaient du Bar Ely... Je revenais du lycée... Me détournant de la maison, je me rendis route d'Oran pour prier devant la petite maison natale. Tous les habitants des alentours avaient eu la même idée : les premières prières de Bel-Abbès pour son champion du monde, pour le plus timide, le plus réservé de ses enfants...

Vingt-quatre heures plus tard, la route d'Oran devenait l'avenue Marcel-Cerdan, officiellement.

Mais Monsieur le ministre de l'Intérieur aurait pu accorder cet honneur un an auparavant, du vivant de notre ami, car ce n'était pas, lui, un homme à déméríter...

Joseph BERARD.

Voici encore deux extraits de lettres reçues de la part de nos amis

Voici encore deux extraits de lettres reçues de la part de nos amis :

— « *Quel baume que ce journal* « Khémia ». *On l'attend toujours avec impatience. Il nous remonte le moral, nous donne des forces pour accomplir nos tâches journalières et je vous prie de croire qu'elles ne sont pas faciles ni légères. Aussi par lui nous apprenons bien des nouvelles de certains de nos amis ou connaissances dont on ignore le sort. Joie ou tristesse, il est bon de le savoir...*

... Je vous apprends la mort de M. Torregrossa qui habitait au camp des Saphis. Il est mort à Agen. »

— *M. Reutt a perdu le dernier de ses fils Etienne lors du retour des vacances l'an dernier. Ce dernier venait du Maroc, pris en charge par une famille italienne composée de quatre personnes. L'accident a eu lieu en Espagne dans les environs de Valence. Seule une fille âgée de 16 ans a été sauve. C'est elle qui a pu donner les renseignements et avertir M. Reutt qui se trouvait en Mauritanie et doit se trouver encore. La voiture avait pris feu et les occupants carbonisés. Etienne a été inhumé en Espagne...* »

Bonnes ou mauvaises nouvelles, confions tout celà au Seigneur !

« KHEMIA »

Directeur de la Publication :
Abbé François DELMAS,
curé de Le Verdier, Castelnau-de-Montmiral - 81
C.C.P. 2.231.18 L. Toulouse
Téléphone 8 à Vieux (57.91.11)

Rédacteur en chef :
Abbé Vincent PERUFFO,
curé de Marssac-sur-Tarn - 81
CCP 2128.03 Z Toulouse
Téléphone 28 à Marssac (56.91.11)

Secrétaire-Trésorier (Administration)
Abbé Pierre RUIS
curé de La Borie, Gaillac - 81
C.C.P. 1.573.78 Toulouse
Téléphone 7.65 à Gaillac (57.91.11)

Abonnement normal : **3 F.**

Abonnement de soutien : **10 F et plus**

Imprimerie Coopérative du Sud-Ouest, ALBI - 81
Gérant : Abbé DELMAS François
Inscrit sous le N° 47.437

Retours

Encore une liste de familles qui ne recevront pas la « Khémia » car elles ont négligé de nous donner leur changement d'adresse. Encore un détail qui nous sera utile et facilitera notre travail. Quand vous nous écrivez, même sur une carte postale, signez toujours lisiblement et même mettez toujours votre adresse complète, car cela permet de vérifier à chaque fois notre fichier d'adresses. Merci d'avance.

Mme Membrives Maria, 15-Barcelone
Mme veuve Figuéréo, 65-Lourdes
M. Lagaillardie, 64-Pau
M. Aznar Fernand, 83-Giens
M. Rossi Fernand, 32-Auch
M. Chapuis Roger, 31-Toulouse
M. Bourdin Michel, 02-Athios-sur-Laon
M. Ségura Antoine, 31-Toulouse
M. Schaffner, 31-Toulouse
Mme Laurent Colette, 63-Clermont-Ferrand
M. Pastor Séraphin, 82-Castelsarrasin
M. Danaud Gustave, 83-Toulon
M. Alibert Achille, 31-Toulouse
M. Bordenave Michel, 64-Pau
Mlle Canovas Lucie, 84-Isle-sur-Sorgue
M. Médina Frédéric, 69-Lyon
M. Navarro, 31-Toulouse
M. Vergé-Macia, 31-Toulouse
M. Gotis-Bories Jacques, 31-Toulouse
M. Daperon, 81-Anglès
M. Gricourt-Saëz Gilles, 80-Amiens
M. Alonso Lucien, 06-Cannes
M. Deller Jean, 17-Jonzac
M. Martinez François, 42-Saint-Etienne
M. Reverdito Serge, 82-Montauban.